



CHAPITRE QUINZIEME.

DU GÉNÉRAL D'ARMÉE.

JE me forme une idée du général d'armée qui n'est point chimérique : j'ai vu de tels hommes. La première de toutes les qualités est la VALEUR, sans laquelle je fais peu de cas des autres, parcequ'elles deviennent inutiles. La seconde est l'ESPRIT ; il doit être courageux & fertile en expédiens. La troisième est la SANTÉ.

Un général doit être doux, & n'avoir aucune espèce d'humeur ; ne sçavoir ce que c'est que la haine ; punir sans miséricorde, & sur-tout ceux qui lui sont les plus chers, mais jamais ne se fâcher ; être toujours affligé de se voir dans la nécessité de suivre à la rigueur les règles militaires, & avoir toujours devant les yeux l'exemple de Manlius ; s'ôter de l'idée que c'est lui qui punit, & se persuader à soi-même & aux autres qu'il

CHA
 ne fait qu'admini
 ces qualités, il se
 & se fera sans do
 Les parties du
 sçavoir faire sub
 ger ; celui de se p
 être obligé à co
 de choisir les po
 ne infinité de m
 moment favorab
 tailles, & qui dé
 choses sont imm
 lieux & les hazar
 Pour les voir,
 ne soit occupé de
 men des lieux & c
 les troupes doit è
 aigle. Cela fait,
 & simple ; comme
 attaquera, & la se
 attaquera, ou tel
 Il faut que les
 soient gens bien
 curer cet ordre,
 vient, chacun à

ne fait qu'administrer les loix militaires. Avec ces qualités, il se fait aimer ; il se fera craindre, & se fera sans doute obéir.

Les parties du général sont infinies : l'art de sçavoir faire subsister une armée, de la ménager ; celui de se placer de façon qu'il ne puisse être obligé à combattre que lorsqu'il le veut ; de choisir ses postes ; de ranger ses troupes d'une infinité de manières ; de sçavoir profiter du moment favorable qui se trouve dans les batailles, & qui décide de leurs succès. Toutes ces choses sont immenses, & aussi variées que les lieux & les hazards qui les produisent.

Pour les voir, il faut qu'un général d'armée ne soit occupé de rien un jour d'affaire. L'examen des lieux & celui de son arrangement pour les troupes doit être prompt, comme le vol d'un aigle. Cela fait, sa disposition doit être courte & simple ; comme qui diroit, La première ligne attaquera, & la seconde soutiendra ; ou tel corps attaquera, ou tel soutiendra.

Il faut que les généraux qui sont sous lui soient gens bien bornés, s'ils ne sçavent pas exécuter cet ordre, & faire la manœuvre qui convient, chacun à sa division. Ainsi le général ne

doit pas s'en occuper, ni s'en embarrasser : car s'il veut faire le sergent de bataille, & être partout, il fera précisément comme la mouche de la fable, qui croyoit faire marcher un coche.

Je veux donc qu'un jour d'affaire, le général d'armée ne fasse rien. Il en verra mieux, se conservera le jugement plus sain, & sera plus en état de profiter des situations où se trouve l'ennemi pendant la durée du combat; & quand il verra sa belle, il doit baisser la main, se porter à toutes jambes dans l'endroit défectueux, prendre les premières troupes qu'il trouve à portée, les faire avancer rapidement, & payer de sa personne : c'est ce qui gagne les batailles & les décide. Je ne dis point où, ni comment cela se doit faire, parceque la variété des lieux & celle des positions que le combat produit doivent le démontrer : le tout est de le voir, & de sçavoir en profiter.

Monsieur le prince Eugène possédoit dans le grand cette partie, qui est la plus sublime du métier, & qui prouve le plus un grand génie. Je me suis fait une application d'étudier ce grand homme; &, sur ce point, j'ose croire que je l'ai pénétré.

Bien

C H
 Bien des gé
 jour d'affaire
 bien droites,
 leurs distances
 les aides-de-ca
 voyer par-tout
 enfin ils veulent
 ne font rien. J
 qui la tête tou
 qui ne sçavent
 leur vie, c'est
 thodiquement
 vient cela ? C'
 cupent des gr
 passent leur vi
 croient que l'ar
 te partie. Qua
 ment des armée
 de sçavoir faire
 sçavent.
 L'une de ces
 dire la disciplin
 l'autre est subli
 fir, pour celle-
 l'administrer.

TOME II.

Bien des généraux en chef ne sont occupés un jour d'affaire que de faire marcher les troupes bien droites, de voir si elles conservent bien leurs distances, de répondre aux questions que les aides-de-camp leur viennent faire, d'en envoyer par-tout, de courir eux-mêmes sans cesse; enfin ils veulent faire tout, moyennant quoi ils ne font rien. Je les regarde comme des gens à qui la tête tourne, & qui ne voient plus rien, qui ne sçavent faire que ce qu'ils ont fait toute leur vie, c'est-à-dire, mener des troupes méthodiquement sous les ordres d'un chef. D'où vient cela? C'est que très-peu de gens s'occupent des grandes parties de la guerre. Ils passent leur vie à manœuvrer des troupes, & croient que l'art militaire consiste seul dans cette partie. Quand ils viennent au commandement des armées, ils y sont tout neufs; & faute de sçavoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils sçavent.

L'une de ces parties est méthodique, je veux dire la discipline & la manière de combattre, & l'autre est sublime: aussi ne faut-il point choisir, pour celle-ci, des hommes ordinaires pour l'administrer.

Si un homme n'est pas né avec les talens de la guerre, il ne fera jamais qu'un général médiocre. Il en est de même de tous les talens : il faut être né avec celui de la peinture pour être un excellent peintre, avec celui de la musique pour en composer de bonne, avec celui de la poésie pour faire de beaux vers, &c. Toutes les choses qui visent au sublime sont de même ; c'est pourquoi l'on voit si rarement des gens qui excellent dans une science : il se passe des siècles sans en produire. L'application rectifie les idées, mais elle ne donne jamais l'ame ; c'est l'ouvrage de la nature.

J'ai vu de fort bons colonels devenir de très-mauvais généraux. J'en ai connu d'autres qui étoient grands preneurs de villes, excellens pour manœuvrer dans une armée ; qui, à les ôter de là, n'étoient pas capables de mener mille chevaux à la guerre, à qui la tête tournoit totalement, & qui ne sçavoient prendre aucun parti.

Si un pareil homme vient à commander une armée, il cherchera à se sauver par les dispositions, parcequ'il n'a point d'autres ressources. Pour les faire mieux comprendre, il em-

C
 brouillera la t
 critures. La
 tout à la gu
 tion, & mett
 ble, & infail
 On doit, u
 nière de con
 sçavoir ains
 Ce sont des
 faut garder
 lorsque l'on
 ment ; Que, s
 nière ligne,
 ne faut point
 des troupes,
 ne doit point
 comme la plu
 Mais de qu
 ver la conten
 qu'il fait, ou
 lui donner de
 lui faire faire
 concerter ; pr
 ter le coup d
 tout cela, i

brouillera la tête à toute son armée, à force d'écritures. La moindre circonstance changeant tout à la guerre, il voudra changer sa disposition, & mettra tout dans une confusion horrible, & infailliblement il se fera battre.

On doit, une fois pour toutes, établir une manière de combattre, que les troupes doivent sçavoir ainsi que les généraux qui les mènent. Ce sont des règles générales, comme ; Qu'il faut garder ses distances dans la marche ; Que, lorsque l'on charge, il le faut faire vigoureusement ; Que, s'il se fait des trouées dans la première ligne, c'est à la seconde à les boucher. Il ne faut point d'écritures pour cela, c'est l'A-B-C des troupes, & rien n'est si aisé ; & le général ne doit point y donner toute son attention, comme la plupart le font.

Mais de quoi il doit s'occuper, c'est d'observer la contenance de l'ennemi, les mouvemens qu'il fait, où il porte ses troupes ; chercher à lui donner de la jalousie dans un endroit, pour lui faire faire quelque fausse démarche ; le déconcerter ; profiter des momens, & sçavoir porter le coup de la mort où il faut. Mais, pour tout cela, il faut se conserver le jugement

libre, & n'être point occupé des petites choses.

Je ne suis cependant point pour les batailles, sur-tout au commencement d'une guerre : & je suis persuadé qu'un habile général peut la faire toute sa vie, sans s'y voir obligé. Rien ne réduit tant l'ennemi à l'absurde, que cette méthode ; rien n'avance plus les affaires. Il faut donner de fréquens combats, & fondre, pour ainsi dire, l'ennemi : après quoi, il est obligé de se cacher.

Je ne prétends point dire, pour cela, que lorsque l'on trouve l'occasion d'écraser l'ennemi, qu'on ne l'attaque ; & que l'on ne profite des fausses démarches qu'il peut faire : mais je veux dire que l'on peut faire la guerre, sans rien donner au hasard ; & c'est là le plus haut point de la perfection & de l'habileté d'un général. Mais, quand on fait tant que de donner une bataille, il faut sçavoir profiter de la victoire, & sur-tout ne point se contenter d'avoir gagné un champ de bataille, comme c'est la louable coutume.

On suit religieusement les paroles d'un proverbe, qui dit *qu'il faut faire un pont d'or à*

CH
l'ennemi. Ce
fait le pou
trance ; & tou
belle, se conv
est inquiétée.
vont détruire
fuit. Rien n'inf
tant de domm
bien des efforts
outré que l'on
bonne fois. Ma
cient pas de fin
 Si je voulois c
 mon opinion,
 n'en dirai qu'un
 A la bataille
 de France se re
 plateau assez é
 profonds ravins
 voit au petit p
 l'armée de Fran
 ment sur vingt
 ce que le terreir
 glois s'approcha
 * Cette bataille fut

son ennemi. Cela est faux : au contraire , il faut le pousser & le poursuivre à toute outrance ; & toute cette retraite , qui paroît si belle , se convertira bientôt en déroute , si elle est inquiétée. Dix mille hommes , détachés , vont détruire une armée de cent mille qui fuit. Rien n'inspire tant de terreur & ne cause tant de dommage , car tout y périt ; & il faut bien des efforts pour remettre tout cela en état ; outre que l'on est défait de l'ennemi pour une bonne fois. Mais bien des généraux ne se soucient pas de finir la guerre si-tôt.

Si je voulois citer des exemples pour appuyer mon opinion , j'en trouverois une infinité ; je n'en dirai qu'un.

A la bataille de Ramilli * , comme l'armée de France se retiroit en très-bon ordre sur un plateau assez étroit , bordé de deux côtés de profonds ravins , la cavalerie des alliés la suivoit au petit pas , comme à un exercice ; & l'armée de France se retiroit aussi fort doucement sur vingt lignes , & plus peut-être , parce que le terrain étoit étroit. Un escadron anglois s'approcha de deux bataillons françois , & se

* Cette bataille fut donnée le 23 mai 1706 , jour de la Pentecôte.

mit à tirailler. Ces deux bataillons croyant qu'ils alloient être attaqués, firent volte face, & firent une décharge sur cet escadron. Qu'arriva-t-il ? Toutes les troupes de France lâchèrent pied au bruit de cette décharge ; la cavalerie s'enfuit à toutes jambes ; & toute l'infanterie se précipita dans les deux ravins dans une confusion horrible : de façon que, dans un moment, le terrain fut libre, & l'on ne vit plus personne.

Que l'on me vienne, après cela, vanter le bon ordre des retraites, & la prudence de ceux qui font un *pont d'or* à l'ennemi, après qu'ils l'ont défait en bataille : je dirai qu'ils servent mal leur maître.

Ce n'est pas à dire qu'il faille s'abandonner avec toutes les troupes pour suivre l'ennemi. Il faut prendre un corps, & lui ordonner de pousser tant que le jour durera, le suivre à petit pas & en bon ordre : quand l'ennemi fuit une fois, on le chasseroit avec des vessies. Mais si celui que vous envoyez se met à escadronner, & à marcher avec des précautions, c'est-à-dire, qu'il fasse la manœuvre que doit faire l'armée qui le suit, ce n'est pas la peine de l'envoyer après. Il faut qu'il attaque, pousse & poursuive sans cesse.

C H
Toutes les man
a que les sages

J'ai composé
tois malade :
de la fièvre que
la régularité &
légance du styl
dissiper mes en

Fait au

FIN DE

Toutes les manœuvres sont bonnes alors : il n'y a que les sages qui ne valent rien.

J'ai composé cet ouvrage en treize nuits. J'étois malade : ainsi il pourroit bien se ressentir de la fièvre que j'avois. Cela doit m'excuser sur la régularité & l'arrangement, ainsi que sur l'élégance du style. J'ai écrit militairement, & pour dissiper mes ennuis.

Fait au mois de décembre 1732.

F I N D E M E S R Ê V E R I E S .

RÉF.

LA P

DE LES

TOME II.